



HAL
open science

**La pensée en marche. Eprouver les notions
postcoloniales au regard de l'exposition Indian Highway
(MAC Lyon).**

Myriam Suchet, Sarah Mekdjian

► **To cite this version:**

Myriam Suchet, Sarah Mekdjian. La pensée en marche. Eprouver les notions postcoloniales au regard de l'exposition Indian Highway (MAC Lyon). . 2016. halshs-01462327

HAL Id: halshs-01462327

<https://shs.hal.science/halshs-01462327v1>

Submitted on 8 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser hors cadres

ALLIANCES, NON CLASSÉ, PUBLICATIONS

LA PENSÉE EN MARCHÉ, JUILLET 2011. ARCHIVE PARTAGÉE AVEC SARAH MEKDJIAN

02/08/2011 | MYRIAM SUCHET | LAISSER UN COMMENTAIRE

La Pensée en marche, première édition exploratoire : éprouver les notions postcoloniales au regard de l'exposition *Indian Highway*.



SAISON 2015/16

EXPO EN COURS
ÉVÉNEMENTS
VISITES/ACTIVITÉS
HORS LES MURS
BILLETTERIE
AGENDA

LE MUSÉE

EDIFICE
COLLECTION
MUSÉE/BIENNALE
AUDIOS VIDÉOS
LOCATIONS/MÉCÉNAT
PROS/PRESSE

ARCHIVES

2016
2015
2014
2013

MÉTISSAGE, HYBRIDITÉ ET CRÉOLISATION...

LA PENSÉE EN MARCHÉ

Le maLYON et l'ENS de Lyon proposent un nouveau rendez-vous : *la Pensée en marche*.

Des chercheurs de différentes disciplines sont invités à intervenir dans les espaces d'exposition, afin de confronter diverses approches théoriques actuelles à la réalité des œuvres.

La pensée, qui est en marche dans les salles, est aussi en mouvement entre les personnes, dans la circulation des idées entre les chercheurs et les participants, chacun étant libre de réagir et partager son point de vue sur les œuvres abordées.



MERCREDI 15 JUIN 2011 DE 17H30 À 19H

Dans l'exposition *Indian Highway IV*, 3 chercheurs discutent des notions de métissage, hybridité, créolisation... Comment se retrouver au milieu de ces concepts qui essaient de penser les connexions et circulations entre les différentes cultures ?

Avec Myriam Suchet, chercheuse en littérature comparée et Noura Wedell, chercheuse au Centre d'Etudes et de Recherches Comparées sur la Création, ENS de Lyon ; Sarah Mekdjian, maître de conférence en géographie à l'Université de Grenoble.

Accès libre avec le billet d'entrée de l'exposition.

Brève histoire d'une idée (Myriam Suchet)

Le contexte initial

L'exposition Indian Highway qui s'est tenue au MacLyon du 24 février au 31 juillet 2011 invitait à interroger des notions complexes et souvent mal différenciées telles que métissage, mélange, mixité, hybridité, diversité, créolisation... Le débat terminologique, souvent confiné à la querelle de spécialistes, intéresse le grand public. Dans un contexte sociopolitique où les « replis communautaires » répondent aux « débats sur l'identité nationale », il nous a semblé essentiel de questionner ces termes en regard de la réalité des pratiques et de la matérialité des formes artistiques. L'exposition Indian Highway constituait une occasion privilégiée de mettre en cause nos représentations identitaires en mettant des mots sur des œuvres et des artefacts – et en dévoilant, en retour, les images qui habitent nos mots. C'est dans ce contexte que le MacLyon a fait appel au Centre d'Etudes et de Recherches Comparées sur la Création (Cercc).

Un format de pensée-pratique

J'ai inventé La Pensée en marche pour faire sortir la recherche de l'institution universitaire et dynamiser la réflexion théorique par l'analyse des œuvres et le débat avec le grand public. Pour le musée, il s'agit d'offrir un mode de visite inédit, qui prend appui sur le travail des artistes et l'articule aux avancées de la recherche pour susciter une réflexion critique. Le format consiste à faire intervenir des chercheuses et des chercheurs venus de différentes disciplines dans les espaces d'exposition du musée, en présence d'un/e médiatrice/médiateur qui facilite les échanges avec le public. Invitée au musée, la pensée universitaire ne disserte plus sur un objet d'étude mais avec lui. Chaque intervention frotte les concepts aux œuvres, déstabilisant aussi bien la spéculation des chercheurs que l'horizon d'attente des visiteurs. Cette déstabilisation réciproque nourrit des échanges à la suite de chaque intervention, limitée à une durée maximale de dix minutes. Une réflexion d'ensemble se construit chemin faisant, en passant d'œuvre en œuvre et d'intervention en débat. Le verbe « marcher » s'entend donc dans un double sens : il s'agit, d'une part, d'arpenter les salles de l'exposition et, d'autre part, de faire fonctionner la pensée.

Ce compte-rendu se propose de poursuivre, davantage que de résumer, la toute première édition de *La Pensée en marche*, qui a eu lieu le 15 juin 2011 au MacLyon. A cette occasion, trois chercheuses ont discuté les termes fondamentaux des études postcoloniales en regard des œuvres de l'exposition *Indian Highway*. Chacune a procédé à partir de son domaine d'expertise : Sarah Mekdjian est Maître de conférences en géographie à l'Université de Grenoble II, Myriam Suchet (désormais directrice du Centre d'études québécoises de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3) était à l'époque chercheuse associée au Cercc de l'Ecole Normale Supérieure de Lyon tout comme Noura Wedell, qui est aussi poète, traductrice et enseignante à l'Ecole des Beaux Arts de l'Université de Californie à Los Angeles. Nous avons souhaité restituer le caractère polyphonique et dynamique de notre expérience, bien que deux voix seulement se donnent à entendre ici, les expériences étant aussi faites d'imprévus et d'aléas... La réflexion scientifique débouche sur un glossaire dont l'ambition n'est pas de verrouiller le sens des termes mais de les ouvrir au débat.

Sarah Mekdjian : 8 feet x 12 feet : Voir d'en-haut ou avoir la tête en bas ? Le bidonville indien sans dessus dessous

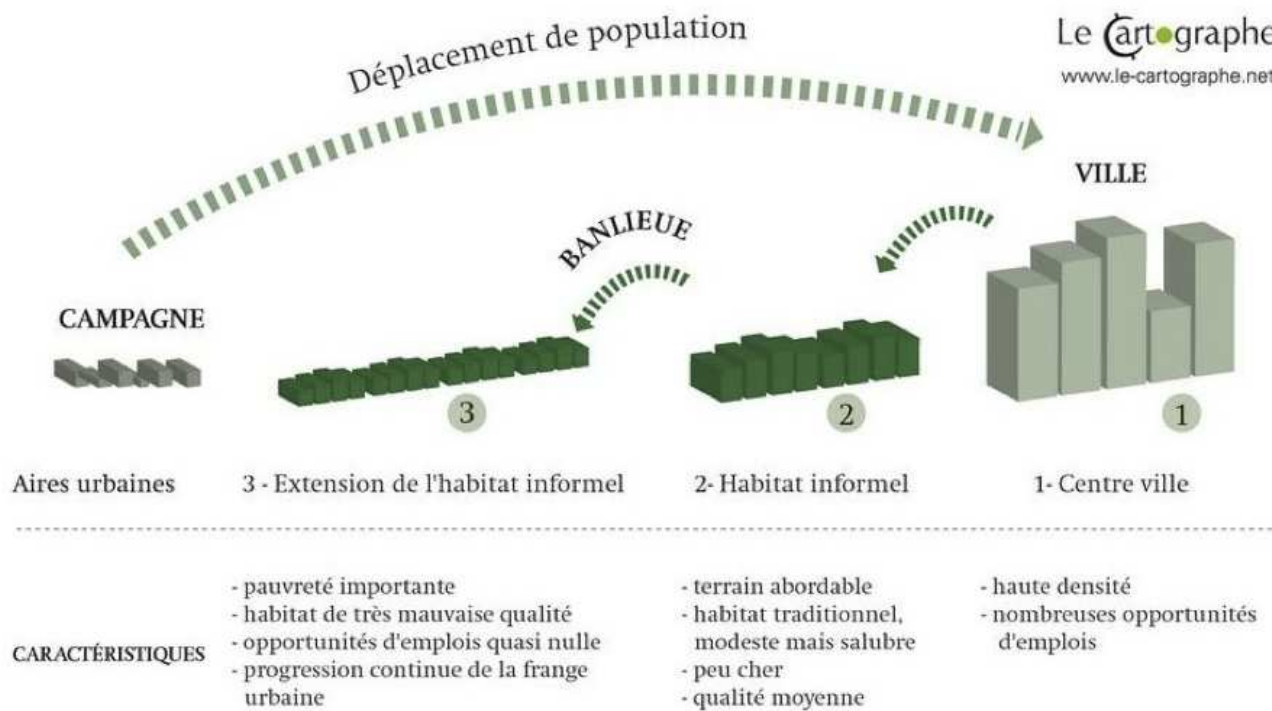


L'œuvre de Hema Upadhyay *8 feet x 12 feet*, 2009 est un volume ouvert dans lequel les visiteurs sont invités à entrer. Il est composé de quatre parois, trois verticales et une horizontale au-dessus des trois autres, recouverts de matériaux de récupération reproduisant une sorte de ville miniature. Le tissu urbain est très dense, composé d'une juxtaposition de bâtiments, tours, barres, maisons, édifices religieux. Éclairés par une lumière blanche puissante située en dehors du volume, les toits en métal recyclé des bâtiments brillent. L'auteur de l'œuvre, Hema Upadhyay, vit et travaille à Mumbai en Inde, où s'étend la ville de Dharavi, bidonville ou *slum* le plus étendu d'Asie, avec une population d'environ 800 000 habitants en 2009 (cf. photographie aérienne, Dharavi, 2010). Très médiatisé, Dharavi est un des décors du film à succès *Slumdog Millionnaire* sorti dans de très nombreux pays en 2008 et qui mettait en scène la réussite à un jeu télévisé d'un jeune homme habitant le bidonville. Archétype du bidonville géant, Dharavi est le symbole du mal-développement de l'Inde, pays en forte croissance économique où persistent et se construisent des espaces de grande pauvreté, issus de l'exode rural, en marge des centres métropolitains mondialisés. Dans un article paru en 2012 pour RFI, Sébastien Farcis, journaliste, invitait néanmoins à changer d'échelle dans l'analyse du bidonville et se placer à « hauteur d'homme » pour en saisir les enjeux, notamment économiques : « Vu de haut, Dharavi n'est qu'un interminable alignement anarchique de petites maisons aux toits en tôle. Mais à hauteur d'homme, les ruelles étroites de ce bidonville regorgent d'une activité débordante et inépuisable : depuis la confection textile ou de poterie en passant par le recyclage du plastique de Bombay, le décor vivant du film *Slumdog Millionnaire* est une gigantesque usine informelle, qui génère une activité d'environ 500 millions d'euros par an » (Sébastien Farcis, « Inde: Dharavi, le bidonville qui vaut des millions », publication RFI, mis en ligne le 5 janvier 2012, <http://www.rfi.fr/asie-pacifique/20111230-inde-bombay-dharavi-bidonville-slumdog-millionnaire-asie-biha-bandra-kurla-complex>, consulté en juin 2012).

8 feet x 12 feet amène à s'interroger sur le point de vue et la distance à partir desquels est perçu l'espace du bidonville. L'œuvre reproduit d'abord une vue surplombante. Le bidonville, vu de haut, est éclairé par une forte lumière placée à quelques mètres en dehors du volume, qui renvoie à la question de la médiatisation et du regard extérieur porté sur le bidonville. La vue surplombante, permise depuis un éclairage extérieur, est néanmoins singulière. Elle n'est jamais horizontale, comme le serait une maquette de ville miniature. Les parois sont soit verticales, perpendiculaires au regard, soit horizontale, mais placée au-dessus des têtes des visiteurs. Le rapport de surplomb est ainsi inversé. La paroi horizontale qui surplombe les visiteurs a amené certains d'entre eux à se sentir « enfermés, « encerclés », dépossédés de cette vision surplombante qui donne l'impression de dominer l'espace et d'y être extérieur. De plus, l'ouverture du volume invite à se rapprocher des parois et à saisir une diversité de détails qui rompent avec l'allure générale de toits de tôle ondulés, perceptible depuis une vue aérienne (cf. photographie ci-dessus). L'espace composé d'éléments très hétérogènes dans leurs géométries, leurs matériaux, leurs couleurs, sont perceptibles en s'approchant. A quelle distance contempler l'œuvre ? Voir de loin n'est-ce pas céder à une vision stéréotypée, écrasante, presque aveugle, où n'apparaît que l'image attendue du bidonville ? Se rapprocher n'est-ce pas saisir l'hétérogénéité de cet espace, au risque d'un sentiment d'étouffement et de perte de maîtrise face à ce chaos d'éléments ?

Le bidonville vu de haut

Vus de haut, les multiples matériaux de récupération forment l'image attendue d'un bidonville. Rien de bien surprenant de trouver une œuvre mettant en scène la figure d'un bidonville dans une exposition portant sur l'art contemporain indien ! Nous verrons tout au long de cette intervention combien l'œuvre interroge et remet en question cet attendu. L'Inde, et au-delà tous les pays connaissant une croissance économique récente, sont fréquemment associés à la notion de mal-développement, matérialisée par les bidonvilles. Les bidonvilles sont en grande partie produits par l'accumulation, la juxtaposition de matériaux de récupération qui auraient déjà vécu et qui proviendraient de la métropole, étymologiquement la « ville-mère ». En marge des centres-villes métropolitains (souvent les anciennes centralités coloniales) et en marge de la mondialisation, les bidonvilles seraient les archétypes d'une mauvaise gestion de la croissance urbaine et économique récente. Selon une pensée économique normative et simpliste, opposant les espaces intégrés à la mondialisation -les centres-, et les espaces en marge (les périphéries), les bidonvilles seraient ces marges à éradiquer, contre lesquelles il est nécessaire de lutter. Un vaste programme urbain actuel propose d'ailleurs de déplacer une partie des habitants de Dharavi pour détruire une partie de la ville, et la reconstruire afin d'accueillir des classes moyennes et aisées. Les bidonvilles sont hors de la norme urbaine et économique, résultats attendus mais non moins monstrueux de la rencontre entre les populations issues de l'exode rural, marginalisées par une mondialisation sélective, et les grandes villes qui peinent à les intégrer (cf. le schéma suivant intitulé : « Schéma de bidonvilisation des agglomérations des pays en voie de développement »). Réutilisant les déchets des espaces centraux intégrés, les populations des bidonvilles construisent des espaces définis comme étant ni tout à fait ruraux ni tout à fait urbains, à la marge de la hiérarchie socio-spatiale.



SCHEMA DES ETAPES DE LA BIDONVILISATION DANS LES AGGLOMERATIONS DES PAYS EN VOIE DE DEVELOPPEMENT

Ainsi, les bidonvilles seraient ces espaces métis, produits attendus du mal-développement entre espace rural et espace urbain.

La théorie du métissage est utilisée dès le XIX^{ème} siècle pour désigner le mélange des sangs, d'un point de vue racial, comme l'explique Jean-Loup Amselle (Jean-Loup Amselle, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, 2001)

Relevant d'un registre biologique, le métissage part du principe de l'existence de plusieurs entités raciales clairement définies, qui en entrant en contact, donnent naissance à de nouvelles catégories raciales, elles-mêmes classifiées, définies et hiérarchisées. Le résultat de leur rencontre est attendu, les éléments de départ peuvent être repérés, reconstitués. Les matériaux de récupération servant à construire les bidonvilles, principalement des déchets, renverraient en opposition à la norme du monde urbain ou industriel dont ils ont été extraits. La référence au modèle d'une ville-mère (dans le cas indien de la ville coloniale et de la ville globale moderne et industrielle issue de la mondialisation) est renforcée en creux par le bidonville. Le projecteur placé en dehors de l'œuvre permet d'interroger le rôle de la norme urbaine, réaffirmée à partir de l'extérieur du bidonville. Le bidonville est toujours défini par rapport à ce qui est en-dehors de lui : la métropole et ses espaces centraux, mais aussi comme figure construite depuis l'extérieur, notamment par les médias des pays dont ils dépendent ou des pays plus riches. Le bidonville est doublement vu de haut : concrètement dans les nombreux reportages photographiques (avec une sur-représentation des clichés aériens) ou vidéos qui les décrivent et symboliquement, rappelant la relation de domination qui le lie et l'oppose aux espaces urbains plus riches.

Comment rompre avec les dualismes entre espaces de la marge et espaces centraux et considérer les bidonvilles en tant qu'espaces métropolitains à part entière, organisés selon des dynamiques socio-spatiales singulières et innovantes ? Comment rompre avec la vision surplombante de ces espaces dits de la marge ?

Le bidonville au-dessus des têtes ou l'inversion de la relation de surplomb

Au sujet des quartiers informels de l'agglomération de Fort-de-France, notamment du quartier de Texaco, Patrick Chamoiseau (*Texaco*, Paris, Gallimard, 2000)

parle d'espace créole. Les relations entre Texaco et l'En-Ville (la métropole de Fort-de-France) sont nombreuses, irréductibles à un modèle centre-périphérie. L'espace urbain de Texaco est décrit par Patrick Chamoiseau dans la multiplicité de ses dynamiques et des modes d'organisations citadines, sans avoir besoin de recourir à une norme urbaine. Texaco n'est pas un produit pseudo-urbain, pseudo-rural, monstrueux, issu de Fort-de-France. C'est un espace d'innovations socio-spatiales, original et inédit.

Édouard Glissant, écrivain et penseur martiniquais, a développé la notion de créolisation, qui désigne un mode original de mise en relation d'éléments divers. L'espace créole n'est pas un produit attendu, issu d'une rencontre entre un modèle urbain colonial et les pratiques rurales des populations des Mornes ruraux de la Martinique. La créolisation pour Édouard Glissant est un processus créatif qui se distingue très nettement du métissage, il s'agit d'« un phénomène de mélange, non seulement des individus, mais de cultures dont les conséquences sont imprévisibles, imprédictibles » (Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, « La créolisation et la persistance de l'esprit colonial », *Cahiers Sens public*, n° 10, vol. 2, 2009, p. 25-33.)

Les espaces représentés par Hema Upadhyay recouvrent trois parois verticales et un plafond. À l'inverse d'une maquette de ville miniature, s'étendant à l'horizontale, l'espace surprend par sa perspective insaisissable. Une fois rentrés dans le volume, les spectateurs ne savent plus « où donner de la tête » et se trouvent le plus souvent dans une position inconfortable, entouré d'un tissu urbain dont il ne maîtrise plus l'étendue. L'absence d'un point de fuite, à partir duquel l'espace se déploierait et la vue surplombante s'organiserait, est particulièrement déroutant. La relation de surplomb est renversée, ce ne sont plus les spectateurs qui dominent l'espace, mais l'inverse. L'absence de perspective « logique » permet également de déconstruire le modèle centre-périphérie. Le bidonville gagne toutes les dimensions, le centre du volume, les périphéries, les coins, ne laissant aucune place à un centre urbain à partir duquel et contre lequel il serait défini. La créolisation, comme processus créatif de l'inattendu, rejoint l'hypothèse de l'hybridité formulée par Homi Bhabha. Soucieux de rompre avec la théorie du métissage qui suppose des dualités d'entités cohérentes à partir desquelles naissent des objets ou des discours attendus, Bhabha fait appel à un troisième espace d'énonciation à partir duquel penser des objets et des discours radicalement nouveaux :

« Pour moi l'importance de l'hybridité n'est pas de pouvoir retrouver les deux moments à partir desquels un troisième émerge, l'hybridité est pour moi ce troisième espace qui permet à d'autres

positions d'émerger. Le processus d'hybridité culturelle donne lieu à quelque chose de différent, quelque chose de nouveau, non-reconnaissable » – Homi Bhabha, « *The Third Space, Interview with Homi Bhabha* », in Rutherford J., *Identity, Culture, Difference*, Lawrence & Wishart, London, 1990, pp. 297-221.

Radicalement neuf, l'espace produit échapperait à toute forme urbaine déjà pensée ou planifiée.

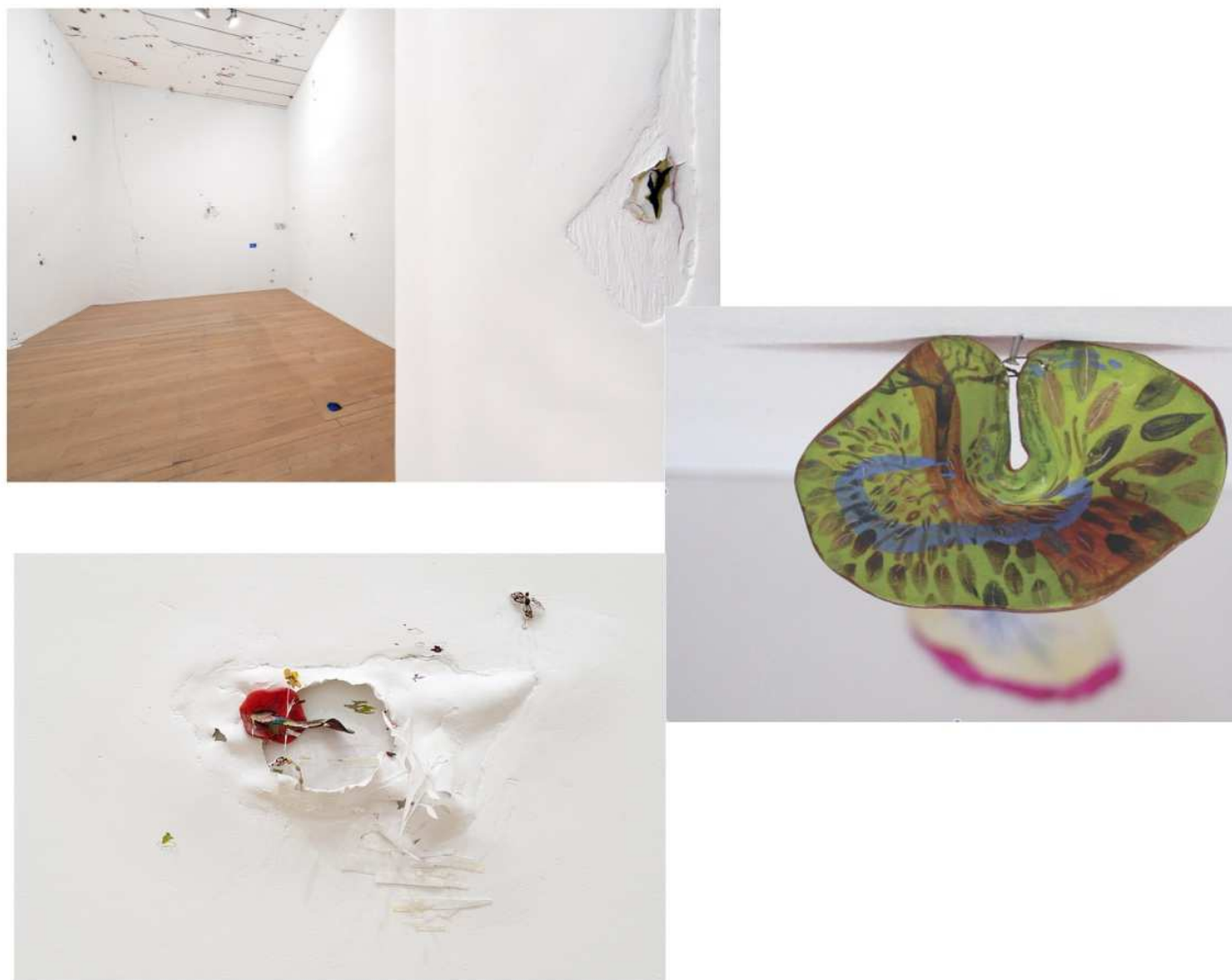
Se rapprocher à quel prix ?

L'œuvre permet au public de la parcourir et de s'en rapprocher. Les spectateurs/participants se déplacent « dans », autour, hors de l'œuvre, se localisent et se délocalisent. En se rapprochant des parois, un double sentiment a été exprimé par les spectateurs présents lors de la visite. Les visiteurs se sont sentis parfois « entourés », « assaillis », ou encore « déroutés », mais aussi « fascinés » par la diversité des détails, par ailleurs « impossibles à percevoir » depuis l'extérieur.

Se rapprocher est donc la condition pour saisir la diversité de cet espace, irréductible à la figure réductrice et normative du « bidonville ». Mais déambuler dans le volume provoque également une angoisse provoquée par le chaos des éléments et surtout par l'impossibilité de saisir et de maîtriser du regard cet espace étendu, jusqu'au-dessus de nos têtes. Quitter la position confortable de la position surplombante, pourtant réductrice et symbolique d'une relation de domination, a un prix, celui de la déstabilisation et du décentrement.

On peut se demander si l'on « entre » jamais dans le bidonville, si cette position extérieure et surplombante, matérialisée notamment par le projecteur, n'est pas inévitable. Cette question rejoint celle de tous les chercheurs qui partent sur le « terrain » et qui tentent d'« entrer » dans des lieux inconnus pour les connaître et les comprendre. Comment comprendre le fonctionnement socio-spatial d'un lieu, sans tenter de le maîtriser, de le dominer en ne l'analysant qu'à partir de leurs savoirs et de modèles déjà institués ? A quelle distance se placer pour lire un espace « étranger », sans le réduire à une simple carte en deux dimensions, construite selon des normes attendues ?

Myriam Suchet : quelques pistes exploratoires contre l'obsession immunitaire



Cette pièce, au double sens d'objet exposé et d'espace d'exposition, est très différente de celle visitée précédemment. Le refus du monumental est si manifeste qu'on hésite à parler d'installation – je préfère parler de « micro-interventions ». On peut voir, quand on regarde de près, des morceaux de fresques italiennes et d'annonciations, des anges dissimulés, des miniatures d'architectures délicates, des renflements organiques, des organismes qui prolifèrent discrètement.

Le gardien, on le comprend, est très soucieux que l'œuvre ne soit pas abimée. J'insiste tout de même pour que nous nous installions à l'intérieur : la fragilité des micro-interventions qu'on craint d'écraser ou de déplacer participe de l'inquiétude sourde qui se dégage des murs : cet inconfort, même ténu, aide à percevoir la réaction immunitaire. Je n'avais pas perçu, en revanche, le caractère agressif de l'éclairage blanc et cru : c'est une visiteuse qui me fait remarquer que la lumière est celle d'un hôpital.

Sumakshi Singh, qui est née en 1980 à New Dehli et qui enseigne actuellement aux Etats-Unis est venue travailler *in situ* au MAC de Lyon. Dans le catalogue de l'exposition, elle explique qu'on peut imaginer cette salle comme un aperçu de l'exposition après le démontage : des coulisses, en somme, une fois que la pièce est finie. Je propose deux lectures successives de ce travail : la première y voit une illustration des notions qui nous occupent – la seconde le considère comme le symptôme d'une difficulté à penser en d'autres termes que ceux employés jusque là.

L'œuvre comme illustration des notions d'hybridité, créolisation et métissage (?)

Parmi les notions qui nous occupent, la première qui vient à l'esprit au regard de ces micro-interventions est celle d'*hybridité*. Sarah nous a rappelé que l'apôtre de l'hybridité dans le champ postcolonial, Homi Bhabha, considère que son intérêt tient au brouillage de la distinction des origines et à l'émergence d'une radicale nouveauté. Impossible, en effet, de distinguer les murs porteurs des contre-plaqués qui les recouvrent : les plantes semblent tout à la fois procéder des parois et produire de nouveaux espaces. Ce que Bhabha omet toutefois de rappeler, c'est l'origine biologique de l'hybridité, qui la connote de manière très péjorative ([Robert Young, *Colonial Desire: Hybridity in Culture, Theory and Race* Routledge, Routledge, New York, 1995, 236 p.](#)). Dans un ouvrage paru en 1852 à Philadelphia chez J.H. Jones, *The Classification of Mankind by the Hair and Wool of their Heads; with the Nomenclature of Human Hybrids*, Peter A. Browne fournit des tables et nomenclatures détaillées des différents degrés de l'hybridité humaine basées sur une analyse scientifique des cheveux ! Vincent Alfred Gressent associe l'hybridité et le monstrueux dans son *Potager moderne* : « Non seulement les variétés cultivées les unes près des autres se fécondent entre elles, mais encore très souvent les abeilles apportent sur nos melons, le pollen des courges plantées dans les jardins voisins, et il en résulte les hybridations les plus monstrueuses » (Vincent Alfred Gressent, *Potager moderne, Traite Complet De La Culture Des Légumes Intensive Et Extensive Appropriée Aux Besoins De Tous, Pour Tous Les Climats De La France*, 1863, p.795.).

L'étymologie du terme « hybride », emprunté au latin *hybrida* (« sang mêlé »), détermine des stéréotypes raciaux basés sur des pseudo-considérations scientifiques. On comprend le souci de Thierry Raspail, qui rappelle dans l'introduction au catalogue de l'exposition qu'« il n'y a pas plus d'essence à l'*hybridité* qu'il n'y a de *créolité*. Il n'y a que de l'histoire et des mélanges plus ou moins rapides ». C'est précisément pour restituer son importance à l'histoire et introduire l'idée de vitesse qu'on peut se tourner vers la notion de *créolisation*. Contrairement à la *créolité* qui désigne une essence, la *créolisation* doit se comprendre comme un processus ([Alain Ménil, « La créolisation, un nouveau paradigme pour penser l'identité ? », in *Rue Descartes* 66, 2009](#) ou encore « La créolisation à l'épreuve du métissage », in les actes « Une journée avec Édouard Glissant » publiés par l'Association lacanienne internationale (2009). Voir aussi Michel Beniamino, « Glissant, la créolisation et les sciences humaines », in *Publiforum* 10, 2009, http://publiforum.farum.it/ezone_articles.php?id=87). Sarah a évoqué la pensée d'Édouard Glissant, qui considère la *créolisation* comme un devenir. Mais un suffixe suffit-il à se débarrasser des connotations identitaires liées à la *créolité* ? On peut en douter. Dans l'anthologie illustrée que François Laplantine et Alexis Nouss consacrent aux métissages, ils plaident pour une épistémologie métisse, qui serait un mode de connaissance abandonnant la pensée exclusivement classificatoire et s'affranchirait de la logique du tiers exclus[2]. Une telle proposition est séduisante mais s'avère redoutablement difficile à mettre en pratique. Tout se passe comme s'il y avait de fortes résistances à une pensée du paradoxe. Peut-on trouver une explication en regardant le travail de Sumakshi Singh ?

L'œuvre comme symptôme

Si les micro-interventions de Sumakshi Singh illustrent moins les notions qui nous intéressent qu'elles ne mettent en évidence leurs insuffisances, il est possible d'essayer de comprendre pourquoi la pensée achoppe, pourquoi ces notions de grippent et se mettent à signifier le contraire de ce qu'elles voulaient dire...

Nous sommes depuis quelques temps déjà au contact de cette œuvre et, loin de nous y habituer, nous commençons à nous inquiéter. On se met à se demander si ce sont les vrais murs qui ont véritablement été abîmés, s'il va falloir réparer un trou dans le plancher. On espère que les matériaux sont assez solides pour résister à cette dégradation et que des fissures ne vont pas se propager et le plafond nous tomber sur la tête ! La rencontre entre l'organique et l'inorganique fait craindre une contagion : cette œuvre donne-t-elle à voir une maladie de la surface, une épidémie des murs dont l'épiderme est atteint ? A mon sens, cette œuvre nous donne à voir ce qui fait que la pensée contemporaine échoue à penser véritablement le métissage, la créolisation ou l'hybridité : nous souffrons d'une trop grande angoisse de la contamination. Nous ne pourrions pas admettre le caractère constitutif de l'hétérogénéité tant que nous resterons obsédés par la nécessité de nous prémunir contre toute infection du dehors et contre les menaces de proliférations internes. Des campagnes pour manger bio en passant par des expressions médiatiques comme le « cancer de la société », nous sommes saturés de discours sur le corps sain comme un corps clos sur lui-même. Il est non seulement possible mais même souhaitable de refonder une conception de l'identité et de la communauté en dehors du paradigme de l'immunité comme réaction d'exclusion. Quittant un instant l'œuvre de Singh, nous proposons un détour par un récent ouvrage de Roberto Esposito, paru en traduction française sous le titre *Communauté, immunité, biopolitique. Repenser les termes de la politique*[1]. Esposito rappelle que l'immunité désigne tout à la fois l'immunité désigne à la fois (1) une exemption de charge; prérogative accordée à une catégorie de personnes et (2) une résistance d'un organisme à l'action d'un poison ou d'un agent pathogène. Dans les deux cas, elle constitue l'envers d'une communauté. Si nous lisons l'œuvre comme un symptôme de cette difficulté, nous pouvons penser qu'il nous faudrait pouvoir penser les notions de créolisation, métissage, hybridité de telle sorte qu'elles produisent une antidote à l'obsession immunitaire. Cela est possible, à mon sens, à quelques conditions que voici, en guise de non-conclusion :

1. sortir d'un lexique lié à l'organique
2. admettre la perméabilité des enveloppes, membranes, etc.
3. se situer plus explicitement dans une problématique politique et l'éthique que dans l'esthétique
4. admettre le caractère temporaire de la terminologie, qui devra changer dès que son pouvoir de subversion s'éteindra.

Petit lexique à usage non-conforme et strictement provisionnel

Son caractère polyphonique est indiquée par la typographie, qui distingue les interventions de **Sarah** et de Myriam.

« Le **métissage** est presque systématiquement confondu avec les notions non seulement insuffisantes mais inadéquates de **mélange**, de **mixité**, d'**hybridité**, voire de **syncrétisme**, qui

se situent à l'opposé du phénomène que nous nous proposons d'aborder ici pour tenter de le penser »

François Laplantine et Alexis Nouss, *Métissages. De Arcimboldo à Zombi, Pauvert, Paris, 2001, p.7.*

Créolité / Créolisation

La créolisation dans le discours d'Edouard Glissant est un processus créatif qui se distingue très nettement du métissage, l'auteur explique ainsi qu'il appelle créolisation « la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement nouvelle par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments. On prévoirait ce que donne un métissage, mais non pas une créolisation » (Edouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard, Paris, 1997).

Contrairement à la créolité qui désigne une essence, la créolisation doit donc se comprendre comme un processus. Mais on s'aperçoit vite des résistances gigantesques à cette logique du devenir et du paradoxe. Il s'avère donc redoutablement difficile de préserver la puissance de frayage et de subversion de la créolisation.

Hybridité

On s'accorde pour attribuer à Bhabha la conceptualisation la plus poussée à ce jour d'une pensée de l'hybridité. Sarah Mekdjian cite cet extrait d'article, ici en anglais et en français : « For me the importance of hybridity is not to be able to trace two original moments from which the third emerges, rather hybridity to me is the "third space" which enables other positions to emerge. This third space displaces the histories that constitute it, and sets up new structures of authority, new political initiatives, which are inadequately understood through received wisdom » (Homi Bhabha, « The Third Space », in Jonathan Rutherford (éd.), *Identity: Community, Culture, Difference*, Lawrence and Wishart, Londres, 1990, p. 211) / « Mais, selon moi, si l'hybridité est importante, ce n'est pas qu'elle permettrait de retrouver deux moments originels à partir desquels un troisième moment émergerait ; l'hybridité est plutôt pour moi le « tiers-espace » qui rend possible l'émergence d'autres positions. Ce tiers-espace vient perturber les histoires qui le constituent et établie de nouvelles structures d'autorité, de nouvelles initiatives politiques, qui échappent au sens commun » (Homi Bhabha, « Le Tiers-espace. Entretien avec Jonathan Rutherford », traduit de l'anglais par Christophe Degoutin et Jérôme Vidal, <http://multitudes.samizdat.net/Le-Tiers-espace-Entretien-avec>, consulté le 24 juin 2012.)

L'étymologie du terme « hybride », emprunté au latin *hybrida* (« sang mêlé »), détermine des stéréotypes raciaux basés sur des pseudo-considérations scientifiques. Difficile d'oublier cette lourde histoire du mot pour le réinvestir d'une signification exploratoire. Nous préférons nous en passer en dépit de l'effet de mode indéniable.

Métissage

La théorie du métissage est utilisée dès le XIXème siècle pour désigner le mélange des sangs, d'un point de vue racial. Relevant d'un registre biologique, le métissage part du principe de l'existence de plusieurs entités raciales clairement définies, qui en entrant en contact, donnent naissance à de nouvelles catégories raciales, elles-mêmes classifiées, définies et hiérarchisées. En termes culturels, le métissage suppose l'existence de cultures comme des entités cohérentes. Le résultat de leur rencontre est attendu, les éléments de départ peuvent être repérés, reconstitués dans le résultat final.

Le métissage est souvent associé à une pensée de la mondialisation, processus d'ouverture et de mise en contact des sociétés. Face à ce processus, les craintes d'une uniformisation du monde et d'une perte des cultures authentiques viennent rappeler la peur d'une perte de la pureté des races, lorsque le métissage était associé aux classifications raciales. La peur de perdre pureté et authenticité renvoie aux réflexions engagées par Myriam Suchet au sujet de la peur de la contamination.

On peut affirmer avec François Laplantine et Alexis Nouss que « le métissage est incontestablement à la mode. Une vulgate médiatique et publicitaire s'en est emparée et l'utilise à satiété » (François Laplantine et Alexis Nouss *Métissages. De Arcimboldo à Zombi, Pauvert, Paris, 2001, 633p*). Leur encyclopédie du métissage s'efforce pourtant d'en réactiver les possibilités heuristiques et explique à l'entrée « Dehors » :

Si le métissage a tant de mal à être pensé – ou pour dire les choses autrement, si beaucoup ont du mal à voir dans le métissage une pensée-, c'est qu'il s'oppose à une tradition solidement établie en Occident, laquelle n'a bien sûr rien de monolithique : la tradition philosophique qui confère infiniment plus de légitimité à l'« intériorité » et au « dedans » qu'à l'« extériorité » et au « dehors ».

Et à la page 293 :

Dans l'opposition conceptuelle entre l'ambivalence et l'ambigüité, l'hétérogène se situe du côté de l'ambigüité (ni bon ni mauvais, ni vrai ni faux, ni blanc ni noir, ni homme ne femme), avec en permanence la potentialité de devenir l'un ou l'autre, provisoirement plutôt l'un que l'autre, choix jamais définitif. De sorte que l'hétérogène ne se définit pas par la négation (ni/ni ne redouble pas la négation mais l'annule) : à l'opposé ou à l'extérieur de quelque chose.

Branchements

Il s'agit du titre d'un ouvrage : Jean-Loup Amselle, *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*, Flammarion, Paris, 2001, 265p. Jean-Loup Amselle y fait la critique de termes abondamment employés par ses confrères anthropologues et ethnologues – d'où la proposition d'une notion alternative, le « branchement » :

(p.21-22) l'idée de créolisation correspond à une conception polygéniste du peuplement humain dans laquelle les différentes espèces feraient l'objet d'un travail permanent de croisement et d'hybridation. Ce bouturage culturel du monde représente ainsi l'avatar ultime de la pensée biogeno-culturelle telle qu'elle s'est pleinement développée dans l'anthropologie culturelle américaine.

On peut l'entendre procéder à l'archéologie de ces notions à l'adresse suivante :

http://www.semionet.fr/ressources_enligne/Enseignement/L3/metissage/METISSAGECULTUREL/amselle.htm

Immunité

L'idée de recourir à ce terme qui n'est pas associé, d'ordinaire, à la réflexion en termes de métissage, hybridité ou créolisation vient de la lecture d'un ouvrage de Roberto Esposito, paru en traduction française sous le titre *Communauté, immunité, biopolitique. Repenser les termes de la politique* (recueil d'essais traduits de l'italien par Bernard Chamayou, Les Prairies ordinaires, Paris, 2010, 250 p.).

Esposito rappelle que l'immunité désigne tout à la fois L'immunité désigne à la fois (1) une exemption de charge; prérogative accordée à une catégorie de personnes et (2) une résistance d'un organisme à l'action d'un poison ou d'un agent pathogène. Dans les deux cas, elle constitue l'envers d'une communauté. La difficulté qu'il y a à trouver un vocabulaire ou une nomenclature qui ne perde pas sa puissance de subversion invite à s'interroger sur les résistances opposées à une logique de l'ouverture – ce qui fait bien penser à une obsession immunitaire – et à renouveler régulièrement le lexique, pour ne pas le laisser se fossiliser. C'est donc précisément parce qu'elle est peu évoquée dans les théories postcoloniales que la notion d'immunité peut être momentanément intéressante – avant de devoir être remplacée par un autre mot qui, à son tour, empêchera de penser en rond !

